

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 42 (1904)  
**Heft:** 4  
  
**Artikel:** Infantines  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-200839>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sur cette terre étrangère. Dieu a bien voulu le fait voir que j'avais menti; c'était pas juste pour quant à moi cela me pesait sur l'estomac comme une pomme de terre moitié bouillie. Je pensais à ma chère maman avant de quitter la maison paternel, elle m'avait si bien recommandé qu'il ne fallait jamais tromper sa maîtresse. Lorsque je lui en ai appris ce malheur elle en était pour tomber de chagrin; je vous assure que j'ai reçu une sauce piquante, elle m'a répété et bien fait comprendre que c'était la première et la dernière fois.

Je vous souhaite santé et bonheur, madame. Je pense souvent à ce pauvre pied qui vous a fait souffrir. Je serais très satisfaite si le rétablissement est complet. Au plaisir. Recevez, madame, mes bonnes salutations.

### Enfantines.

Le jeu de la petite maman. — Ecoutez ce dialogue entre deux fillettes qui jouent à la « petite maman ». Il est absolument authentique : — Bonjour, chère madame, comment allez-vous ?

— Ça va bien, je vous remercie; et vous-même ?

— Voilà... voilà... ça pourrait aller mieux. Mais, dites-moi, madame, combien avez-vous d'enfants, maintenant ?

— J'en ai un... et c'est bien suffisant, allez ! Et vous, chère madame ?

— Moi?... J'en ai eu trois l'année dernière.

— Oh !... Vous les nourrissez ?

— J'ai nourri le premier, mais mon mari n'a pas voulu que je nourrisse les deux autres.

— Alors... qui donc les nourrit ?

— C'est leur papa.

### Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE, VAUDOISE EN UN ACTE

IV

#### SCÈNE IV (suite).

JULIE.

Pauvre tante Rose, comme vous vous échauffez.

TANTE ROSE.

Pardine, je suis bien à la bonne. C'est sûr que le voisin Jean-Pierre ne veut pas faire la cour à Marie, lui qui a eu fréquenté sa grand-mère.

JEAN-PIERRE.

Hein, moi, comment ?

TANTE ROSE.

Faites-voilà votre innocent, hein ! Comme si je me rappelais pas quand vous veniez fréquenter sous le gros poirier derrière chez nous. La Sophie et moi, on vous guignait par une borgnette. Tout de même, ça ne nous rajeunit pas, hein, Jean-Pierre ? On n'a plus quinze ans.

JULIE.

Enfin, vous me direz ce que vous voudrez, tante Rose. Toujours est-il que je serais heureuse de mourir quand ma fille aurait un mari comme le voisin Jean-Pierre.

TANTE ROSE.

Oui, et puis, qu'est-ce que tu dirais quand on leur ferait, comme ils ont fait chez nous, à un vieux qui a épousé une jeune ? Pendant huit jours, tous les garçons de la commune leur ont fait un charivari à tout casser. Le premier soir, ils sont venus avec des violons, des tambours, des cocasses, des bassinoires, de la vieille ferraille, des toupins fendus. Fallait entendre cette chette. Les deux pauvres époux n'ont pas pu fermer les yeux de toute la nuit.

JULIE.

Taisez-vous, tante Rose ; ce n'est pas possible....

TANTE ROSE.

Le lendemain, ils sont venus faire la ménagerie. Il y avait des chiens, des chats, des coqs, des moutons, des vaches, toute l'arche de Noë, quoi ! Mon père, ti possible, si vous aviez entendu ce tredon, ce sabbat, ce boucan de la metzance ! Et pendant huit jours !

JULIE.

Eh bien ! ça c'est honteux ! Moi, je dis que s'il y avait des municipalités qui se respectent, on ne verrait pas ça.

TANTE ROSE.

Et, moi, je dis que c'est bien fait. Et si j'avais été le ministre qui les a mariés, j'aurais prêché sur ce texte : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

JEAN-PIERRE (à part).

Oh ! alors, non ; si je dois avoir un charivari pareil, j'aime mieux dire adieu au mariage.

#### SCÈNE V

LES MÊMES, LOUIS, FILLES ET GARÇONS

(Entrée de Louis, suivi de garçons et filles du village.)

UNE FILLE.

Bonjour à tout le monde. Où est-il, ce beau fiancé ? Ah ! le voilà. Eh ! voisin Jean-Pierre, c'est comme ça que vous faites vos coups en cachette. Moi qui comptais sur vous. Tu sais, Marie, c'est pas joli de nous prendre le plus beau garçon du village.

UN GARÇON.

Dis-voilà, Marie, te réjouis-tu pas de danser à la noce avec cette vieille escroquette ?

UN DEUXIÈME GARÇON.

C'est ça qui va être une belle noce. On fera la noce le lundi et l'enterrement le dimanche. Pour sûr, c'est l'enterrement qui sera le plus gai.

LE PREMIER GARÇON.

Et le charivari, tu l'oublies ?

DEUXIÈME FILLE.

Dites-voilà, Jean-Pierre, j'ai planté mes z'haricots hier; prêtez-me voilà vos mollets pour berclures.

PREMIER GARÇON.

Dites-voilà, Jean-Pierre, racontez-nous voilà ce qui se passait l'an de la misère. Vous étiez déjà grand garçon ?

DEUXIÈME FILLE.

N'est-ce pas que vous n'avez pas été au Sonderbon ? Vous étiez déjà trop vieux.

PREMIÈRE FILLE.

Est-ce pas vous qui étiez parrain de mon grand-père ?

Tous.

Oh ! le beau marié ! Regardez-voilà ses oreilles ; la mousse qui croît dedans ! Et ses yeux qui coulent comme ceux d'une vieille chatte. Et ses genoux gotreux.

(Tous ensemble, ils se prennent par la main et font ronde autour de Jean-Pierre en chantant) :

Y en a point comme lui, etc.

JULIE (pendant que la tante Rose la retient). Marie, va-voilà chercher le vieux pétairu à ton père.... Il faut que j'en étérissse un !

(La ronde s'arrête.)

JULIE.

Mon pauvre Jean-Pierre, faut pas vous émotonner ; ce n'est rien.

JEAN-PIERRE.

Comment, ce n'est rien ! Vous savez, gar-

dez-la, votre fille. J'en ai assez du mariage.

JULIE.

Hein, quoi, vous ne la voulez plus ! C'est beau, pour un homme, de dire et de se dédire.

JEAN-PIERRE.

Ah ! si vous croyez que je tiens à avoir un pareil charivari.... Quels sorciers !

JULIE.

Eh ! mon té ! je veux assez la caser, ma fille. Vous inquiétez pas. Tout de même, je vous aurais pas cru ainsi. Quand on ne sait pas ce qu'on veut, on reste chez soi. On ne va pas demander les gens en mariage. Du reste, c'est votre faute, s'ils sont venus faire ce sabbat ici.

JEAN-PIERRE.

Comment ! C'est votre faute, à vous.

JULIE.

Et moi je vous dis que c'est la vôtre. Allez vous réduire, vieux petou !

TANTE ROSE.

Allons, Julie, regarde-voilà ces deux amoureux. Marie-les ; tu verras le joli ménage.

JULIE.

Jamais de la vie ! Ils n'ont pas le sou. J'aimerais mieux qu'elle reste vieille fille.

TANTE ROSE.

Si ce n'est que cela, j'arrangerai les choses. J'étais justement venue aujourd'hui te faire une proposition. Tous mes enfants sont morts.... Eh bien, ils les remplaceront, et je leur donnerai mon bien. Si tu consens à leur mariage, je fais mon testament tout de suite, et je leur donne tout ce que j'ai. Ils pourront venir s'établir chez moi en se mariant. Tu consens, n'est-ce pas ?

JULIE.

Du moment que c'est comme ça... eh bien, allons. Et puis, ça fera bisquer ce vieux fou.

LOUIS.

Vous consentez.... Merci, merci !... Tante Rose, il faut que je vous embrasse.

UN GARÇON.

Vous consentez, Julie. Eh bien, respect pour vous ! Ça vous portera bonheur, vous verrez.

JULIE.

Voulez-vous déguerpir, à la fin, tas de canailles !... Si j'avais pas la crainte de Dieu... et une douleur....

UN GARÇON.

Oui, oui, on s'en va. Allons, Louis, Marie, venez avec nous. On s'en va faire une coquette par le village.

(Ils sortent en se donnant la main et en chantant) :

Y en a point comme nous, etc.

#### SCÈNE VI

TANTE ROSE, JULIE, JEAN-PIERRE

JEAN-PIERRE (assis à gauche, à part).

Ouf, quel guépier ! C'est bien fait pour moi, aussi. La tante Rose avait bien raison. C'est pas quand on n'a plus de dents qu'on va aux noisettes.

JULIE (assise à droite, à part).

Faut-il pourtant être née pour le malheur ! Je peux pas m'ôter de l'idée cette maison. Quand je pense, qu'avec Marie, j'aurais pu être comme la maîtresse là-dedans. Et moi qui avais déjà raconté ça à madame la ministre ; ça fait que tout le village le sait. On va se moquer de moi pas mal.

JEAN-PIERRE (à part).

Mon pauvre Jean-Pierre, te revoilà pas mal enreblé. Tout de même, c'est triste.